

belle, l'habile organiste de Notre-Dame avait bien voulu se prêter à cette cérémonie.

XIII

Le soir, il y eut vêpres ; la bénédiction d'une cloche pour le nouvel Hôpital, situé au pied de la montagne, se fit par le Rév. Messire Granet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice.

Les Parrains et les marraines ont été Mr. et Mme. C. S. Cherrier, Mr. et Mme. O. Berthelet, Mr. et Mme. Hub. Paré, Mr. A. Laframboise et Mme. Bouthillier.

L'allocution de circonstance fut donnée par le Rév. Messire Billandèle, grand-vicaire et prêtre de St. Sulpice.

Il y montrait combien la religion est grande, et comment elle sait, d'objets profanes, faire des instruments saints de religion et de piété ; et à ce sujet, il déroulait tous les devoirs que la cloche, chaque fois qu'elle sonnerait, rappellerait aux Rév. Sœurs ; le soin de leur propre sanctification, l'assistance de leurs malades et de leurs pauvres, la direction et l'administration de leurs orphelins et de leurs orphelines ; et il terminait en faisant ressortir avec quels soins et quelle sollicitude la Providence de Dieu avait prodigué aux habitants de Ville-Marie toutes sortes d'avantages temporels et spirituels, en lui donnant de si nombreuses et si ferventes communautés religieuses, et il invitait tous les fidèles, assistants à cette cérémonie, à en rendre à Dieu de sincères actions de grâces.

Le salut du Très-Saint-Sacrement, donné par Mgr. de Cydonia, couronna cette journée de piennes joies, et le chœur des demoiselles de Bonscours n'y demeura pas au-dessous de sa réputation.

XIV.

Voilà de nobles et de saints encouragements donnés à cette vénérable communauté des Religieuses Hospitalières de St. Joseph. Et qui peut nier qu'elles ne les méritent ! Voltaire qui a essayé de tout flétrir en Religion, a cependant comme les autres, parlé des Religieuses Hospitalières et il a dit :

“ Peut-être n'y a-t-il rien de plus grand sur la terre “ que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la jeunesse, souvent de la haute fortune, pour “ soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les “ misères humaines, dont la vue est si humiliante “ pour l'orgueil humain, et si révoltante pour notre “ délicatesse. Les peuples séparés de la communauté romaine, n'ont imité qu'imparfaitement une “ charité si généreuse.”

Je ne vois pas même qu'ils les aient imité en aucune manière, car, donner de l'argent, cela est facile ; mais donner sa vie aux malheureux, comme tous les jours le fait la Sœur Hospitalière catholique, cela n'est pas aussi aisné et ne se voit que parmi nous.

Un membre de l'Académie des Sciences, envoyé par le Gouvernement Français pour examiner les hôpitaux d'Angleterre a dit à son retour, “ il y règne une police très-exacte, mais il y manque deux choses : nos curés et nos hospitalières.”

Peut-on faire un plus bel éloge de la charité, de la douceur, de la patience, du dévouement, du sacrifice journalier de la vie de ces héroïnes chrétiennes, qui pour toute récompense du bien qu'elles font au monde, ne demandent rien, si ce n'est le Ciel pour elles, et le Ciel pour les malheureux auxquels elles ont tout donné.

La Présence du Prêtre dans un Cabinet de Lecture.

PAR LE RÉV. P. VIGNON, S. J., SUPÉRIEUR DU COLLÈGE

STE. MARIE, LE 17 MARS 1857.

(Suite.)

Il est donc évident, Messieurs, que le prêtre aime la science pour lui-même, et que son bonheur est de pouvoir la communiquer aux peuples, afin de les rendre plus vertueux, en les rendant plus éclairés ; or le Cabinet de Lecture, c'est la science ; ôtez-en le prêtre, et vous aurez la science pour la science, mais avec le prêtre vous aurez la science pour la vertu. J'en conclus, Messieurs, que le prêtre doit aimer le Cabinet de Lecture, qu'il doit le protéger, lui prêter son concours et le favoriser de son dévouement ; j'en conclus enfin que sa présence y sera vraiment utile, s'il peut y exercer une influence digne du but sublimé que le Cabinet se propose.

Cependant, Messieurs, le problème n'est pas encore résolu ; car s'il n'y a de la part du prêtre aucun motif de s'éloigner, il existe peut-être des circonstances extérieures qui s'opposent à sa présence. Permettez-moi de formuler nettement la difficulté : si le prêtre paraît, il excitera des inquiétudes, de la jalouse et même la répulsion ; des inquiétudes, parce que peut-être il viendra non pour éclairer, mais pour éteindre la lumière ; de la jalouse, parce qu'il voudra remplir des fonctions que des citoyens sages et vertueux aimeraient à se partager ; et enfin la répulsion, parce que le jeune homme s'éloignera du Cabinet de Lecture afin de n'y point rencontrer le prêtre.

Non, Messieurs, que les amis de la science ne soient pas inquiets ; le prêtre, pour me servir du mot vulgaire, ne sera point un éteignoir. Remarquez que je dis le prêtre, afin de représenter dans une seule personification, le corps sacerdotal tout entier ; or le prêtre ainsi considéré dans son extension générique, possède toutes les vertus du sacerdoce ; il a le zèle de St. François-Xavier, la tolérance de St. François de Sales, la charité de St. Vincent de Paul, l'intelligence de Fénelon et le génie de Bossuet. Ainsi l'influence que le prêtre doit exercer dans le Cabinet de Lecture, ne doit pas être celle d'un homme, car tout homme est sujet à l'erreur et aux passions ; mais elle sera l'influence du sacerdoce, et par conséquent, l'influence de la vérité et de la sainteté. Il pourra donc se rencontrer des actes où un prêtre, dont le zèle ne sera pas, selon la science, se trompera ; mais sans vouloir justifier ces anomalies exceptionnelles, je dis que les inquiétudes des amis de la science ne sont pas fondées ; car, il n'est pas ici question d'un prêtre, mais du prêtre ; or le prêtre c'est le dépositaire de la foi ; le prêtre c'est le gardien de la science, et par conséquent le prêtre, c'est l'ami et le protecteur de toutes les vérités et de toutes les sciences. En effet, Messieurs, toutes les vérités ne sont qu'une seule et même chose qu'on nomme la vérité ; oui, la vérité est une, elle est dans l'Évangile, et elle est aussi dans l'esprit de l'homme : dans l'Évangile, on l'appelle la révélation, et dans l'homme, c'est la science ; mais cette distinction ne brise nullement son unité, elle reste toujours la vérité une et indivisible. De même toutes les sciences ne sont qu'une seule et même chose qu'on nomme la science. Or le prêtre a été établi gardien de la science. S'est-il montré infidèle ou prévaricateur ? Il en est qui l'accusent ; qu'ils nous montrent donc une seule vérité qu'il aurait foulée aux pieds ; une seule science dont il aurait reçu la lumière et qu'il aurait lui-même éteinte ? Non,